Mater dolorosa

Frédérique Vervoort

UPblisher

Frédérique Vervoort

Mater dolorosa

UPblisher.com

« Le plus grand empêchement à la vie, c'est l'attente que tient en suspens le lendemain »
Sénèque

PROLOGUE

Je ne me suis jamais doutée de rien.

Bien sûr, après, c'est facile de retrouver des signes, des indices, comme ils disent…

Mais non, rien. J'ai beau faire un effort de mémoire.

En fait, je mens. On ment tous. D'abord à soi-même.

On ment pour des tas de raisons.

La première : s'épargner la souffrance. C'est humain après tout. La lâcheté est dans nos gènes. Le bonheur, une tromperie. Un attrape-gogos de foire. Une charlatanerie.

Disons que je suis tombée dans le piège.

Ce n'est en aucun cas une excuse.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

Je venais de fêter mes trente ans. Sans tambour ni flonflons. J'avais déjà un divorce au compteur et d'imperceptibles griffures au coin des yeux.

Mais j'étais libre. Légère comme une bulle de champagne. Je m'étais débarrassée, sans état d'âme excessif, de mes dernières entraves. Damien, mon ex-mari, avait regagné son étude de notaire et son penthouse orienté plein sud en maudissant les épouses mal embouchées.

Cette inaptitude à la vie conjugale, je la tenais, pensai-je, de mon père. Homme d'affaires foireux, il multipliait les aventures et ne s'en cachait pas. Il avait l'air de s'amuser dans la vie. Tout le contraire de ma mère qui traînait en permanence une face de carême, tellement maussade que presque personne ne s'apercevait qu'elle était encore jolie.

Lorsque mon père avait engrossé une jeunesse et manifesté l'intention d'une « séparation à l'amiable » – ma mère s'avérant encore trop catholique pour envisager un vrai divorce – l'atmosphère, à la maison, était devenue intenable. En fin de compte papa avait pris le large, muni d'une amante toute fraîche et d'un couffin. Mon demi-frère s'appelait Edmond et le Dieu vengeur de ma mère le punirait en l'affligeant d'un asthme chronique qui l'obligerait plus tard à ne jamais ôter de la poche arrière de son pantalon sa bombe de corticoïdes.

À la suite de cet événement, survenu l'année de mes seize ans, ma mère avait sombré dans une dépression aussi prévisible qu'interminable. Dieu n'autorisait pas le suicide. Il tolérait les longues agonies. Celle de maman, entre

psychotropes et vodka, n'en finissait pas de m'empoisonner la vie, niquait mes relations sociales et me forçait à n'imaginer l'avenir que drapé de crêpe et de sombres nuées.

Parfois, mon père surgissait, imprévisible et charmant, jetait un coup d'œil dégoûté sur ses amours défuntes, qui palpitaient encore vaguement sur le canapé du salon, et m'embarquait dans sa nouvelle Audi pour un petit « week-end » de récup', comme il disait. Le week-end en question m'autorisait surtout à baby-sitter le fragile Edmond, qui refusait de prendre du poids, et surtout à supporter le caquetage de ma fausse belle-mère, Pam, un surnom qui claquait comme une tape sur ses fesses rebondies. Pam, Paméla, ou comme l'indiquait sa carte d'identité que j'avais reluquée en douce – Marie-Laurette Morisot – n'avait que 10 ans de plus que moi. Ce qui l'autorisait, croyait-elle, à de douteuses confidences sur la virilité toujours triomphante de mon père et l'état lamentable de ses finances. Marie-Laurette, dite Pam, avait la fraîcheur d'un gardénia et l'accablante bêtise d'une visionneuse de télé-réalités, émissions qui venaient tout juste de prendre forme sur l'écran des modes à fuir. Je m'ennuyais donc à périr. Au moins ma mère avait le bon goût de se taire la plupart du temps, assommée par les médicaments.

Il semblait évident que ce mode de vie alternatif ne pouvait déboucher que sur deux conséquences : une envie compulsive de fuir et un besoin réel de protection. Toutes choses que j'avais cru trouver chez Damien, qui finissait son notariat dans une étude de Liège. Étude qui appartenait d'ailleurs, comme il se doit, à son père. La succession paraissait assurée.

J'avais rencontré Damien De Haene à la cafétéria de l'université où je bâclais une licence de lettres, vite

reconvertie en un graduat de bibliothécaire. Moins cher et plus rapide. Mon environnement familial me mettait les nerfs à fleur de peau. Un rien m'irritait. Damien, calme, pesant et réfléchi, s'était affirmé avec toute sa force tranquille, une formule politiquement à la mode à l'époque. Le mariage m'avait semblé la plus raisonnable des options. J'avais besoin à la fois de balises et d'évasion. Ce n'était pas forcément incompatible. L'officialisation de nos ébats – avec capeline et bénédiction recommandées – s'était imposée à nous. Cela soulageait ma parentèle. Consternait plutôt la sienne, bourgeoise et bien-pensante. Ma mère sous camisole chimique, mon père avec sa jeunette et son mouflet, ça les horrifiait bien sûr. Consolation : j'étais une vraie blonde, d'allure racée. Je pouvais faire illusion dans les rallyes mondains que Damien détestait autant que moi. C'était peu mais suffisant. On nous avait foutu la paix.

Le mariage m'avait délestée de ma famille, trop contente de se défaire de moi, et réciproquement, mais…

Je m'ennuyais. Le mal était littéraire depuis Flaubert mais bovaryser à longueur de journée n'avait rien de drôle. J'aimais notre immeuble sur les quais : rez-de-chaussée consacré à l'étude, étages voués aux reflets de la Meuse et à la dérive des nuages le long de nos baies vitrées… L'amour que je portais à mon époux, malheureusement, était moins inconditionnel. Damien restait calme, pesant, réfléchi. J'aurais dû m'en contenter.

Mon mi-temps de bibliothécaire, que j'avais réussi à conserver, m'autorisait d'intéressantes rêveries. L'informatisation n'avait pas tout à fait pris les commandes et je pouvais donc laisser planer un regard bleu glacier sur les têtes studieuses qui m'entouraient. Certaines étaient charmantes. Je distribuais des conseils littéraires, je

dispersais des références, je me levais, dans une jupe entravée, pour aller quérir tel ou tel volume qui sentait bon son siècle passé. Des yeux caressants me suivaient.

J'ai fini par tromper Damien. Comme cela. Sans élan véritable. Comme on boit un verre de vin pétillant pour se changer de l'eau plate.

Il faut croire que je n'étais pas bien forte à ce jeu. Ou que j'étais trop paresseuse ou insouciante pour me cacher. Damien a fini par savoir. Il est sorti de ses gonds, pour une fois. C'était amusant à voir. Je lui ai répondu avec désinvolture que je m'en foutais, que j'aspirais de nouveau à me retrouver seule. Que je n'avais plus besoin de remparts ni de tendresse. J'avais fini ma mue.

J'ai divorcé. Ma mère s'est lamentée puis est retombée dans ses brumes. Mon père n'a pas osé moufter. Pas lui. Du moment que je ne lui demandais pas de fric, mon sort l'indifférait. La famille De Haene exultait. Le fils prodigue revenait à la raison. Il y avait encore des héritières à caser.

J'ai emménagé dans un petit studio en attendant que ça se tasse. Des chemins nouveaux se déployaient devant moi. Mon destin m'appartenait.

Je savourais ma disponibilité nouvelle.

Comme on dit des prisonniers : j'étais en relaxe.

CHAPITRE 2

Bruno et moi, nous nous sommes rencontrés un soir de printemps, à une terrasse. Banale introduction pour un chapitre destiné à se clore rapidement. C'est vrai que j'en avais connu de ces prémices qui ne débouchaient sur rien, et aucune n'avait levé en moi le moindre regret. On était d'ailleurs un bouquet de filles dans ce cas.

Nous avions toutes un métier, l'indépendance financière, l'indépendance tout court. Nous n'étions plus une génération de victimes.

Personne ne régentait ma vie, qui s'égrenait en une série de jours désinvoltes. Cette soirée de juin me rappelait le poème de Rimbaud, même si je n'avais plus dix-sept ans. Air tiède, parfum des tilleuls au-dessus de nos têtes et ciel transparent comme un saphir. On ne parlait pas encore d'attentats ni de badauds massacrés autour d'un verre, coupables d'insouciance et de joie de vivre… On vivait au jour le jour sans trop se poser de questions, malgré les journaux qui plombaient l'ambiance, la crise du pétrole et le Moyen-Orient en ébullition. Les téléphones portables ne régentaient pas encore nos existences de lucioles. Ils étaient rares et chers.

J'aimais les crépuscules. Et la nuit. Que je ne passais pas qu'à dormir. J'étais blonde mais pas idiote, plutôt gironde si j'en croyais les garçons. Depuis mon divorce, je me sentais comme une pouliche au pré. Fière de cavaler. Les horaires pépères de la bibliothèque m'arrangeaient bien. Il

m'arrivait d'arrondir mes fins de mois en aidant quelques adolescents friqués à bachoter sur Madame de Staël ou les Confessions… Mon quatorzième étage, vue sur fleuve me convenait. La campagne me rendait mélancolique à l'époque, et je préférais voir de ma fenêtre l'écheveau vaporeux des nuages et des flots plutôt que le friselis des feuilles sur un mur d'enceinte.

Mais ça c'était avant. Avant Bruno.

Je le revois se pencher vers ma table où je sirotais, très écologiquement, un jus d'abricot.

— Vous ne préféreriez pas une boisson plus roborative? Un peu douceâtre le jus d'orange, non?

— C'est de l'abricot.

— À plus forte raison, alors…

— Vous me proposez quoi?

— Un petit blanc frais? Un rhum vingt ans d'âge? Un whisky malté?

— Vous voulez me rendre alcoolique?

— Vous n'avez pas l'air d'une fille raisonnable sinon je ne me serais pas permis de vous aborder…

— Dites tout de suite que j'ai l'air d'une gourgandine !

— "Gourgandine"… J'adore ce mot. Personne ne l'emploie plus, il sent son siècle dernier. Décidément, vous m'intéressez…

Et sans attendre ma réponse, l'homme s'était installé en face de moi. Il devait avoir dans les trente-cinq ans, châtain bouclé, des yeux tirant sur le vert, aux cils longs, la peau mate. En recevant de plein fouet son sourire, je me suis demandé une fois de plus ce qui m'avait pris d'épouser Damien, qui avait la robustesse paisible d'un percheron de labour. Réflexion qui manquait de charité si on considérait

que l'individu me faisant face avait l'allure d'un héros de roman de gare. Faut-il se méfier des clichés ?

Je n'en n'étais plus à me repaître de magazines pour midinettes ; j'avais quelques heures de vol, et je n'étais pas douée pour la candeur. Pourtant Bruno m'a fait fondre dans l'instant. Il semblait n'avoir aucun surmoi et quand il a hélé le garçon pour nous commander d'emblée un cognac et s'est ensuite mis à me caresser les cheveux, je n'ai esquissé aucun geste de défense.

— J'aime tes cheveux, c'est un miracle d'être si blonde, tu t'appelles comment ? Moi, c'est Bruno. Je suis ton contraire…

En y repensant, cette phrase bizarre : « Je suis ton contraire » aurait dû sonner comme une prémonition. J'y ai vu une allusion à nos différences capillaires. Et c'était sans doute le cas. J'ai murmuré mon prénom, d'une voix timide, comme une pucelle de l'année :

— Isabelle.

— Un prénom de fille sage, de fille belle… Ton père doit être médecin. Ta mère, femme au foyer.

J'ai réagi au quart de tour, vexée. Il me tournait en dérision.

— Pas vraiment. Tu n'as aucun instinct.

Il a souri :

— Ça, il y a longtemps que je le sais. J'ai des méthodes de drague désastreuses.

— Parce que tu me dragues ?

— À ton avis ?

Il a plongé alors dans mes yeux son regard dont j'ai réalisé soudain l'étrangeté. L'œil gauche était vert alors que le droit tirait sur le brun, un brun presque noir mais néanmoins limpide, ocellé de paillettes. Je ne connaissais personne qui ait les yeux vairons. Je trouvais cette particularité à la fois dérangeante et belle. Il devait s'en servir pour déstabiliser ses interlocuteurs. J'ai attendu sa réponse avec une fausse assurance.

— Peut-être. Dans quel but ?

— Tu veux que je sois franc ?

Je m'attendais au pire mais je me sentais de taille à répondre. Le cognac m'échauffait et me rendait téméraire.

— Bien sûr. Je n'aime pas les menteurs.

Les yeux vairons ont rapidement cligné, voile de cils, un éclair alternatif, vert et or…

— Je pense que je pourrais vivre avec toi.

Là, j'ai été estomaquée.

— Un peu rapide, non, comme approche ? Je sors d'un mariage !

— Je n'ai pas dit que je voulais t'épouser. Rien de pire que les contrats ! Simplement, je voudrais t'emmener chez moi, dans ma maison. Il y a un jardin, au bord d'une rivière… Ça te plairait.

— Tu ne me connais pas ! Je déteste la campagne.

— Je t'apprendrai à l'aimer.

— Tu ne doutes de rien !

— Non.

Il a pris ma main, l'a portée contre sa joue, chaude et un peu râpeuse. Le contact m'a bouleversée.

— Je m'appelle Bruno Gandolphi. Je suis un homme très patient. J'attendrai que tu changes d'avis.

— Isabelle Delage. Il te faudra des arguments.

— J'en trouverai.

— Je ne baisse pas ma garde si facilement.

Il a ri.

— Pourquoi ce vocabulaire guerrier? Je ne te veux que du bien…

— Déjà ? En ignorant tout de moi ? J'ai un caractère impossible, une mère névrosée, un demi-frère asthmatique et un ex-mari notaire. Tu as toujours envie de m'emmener dans ta petite maison dans la prairie ?

— Plus que jamais.

— Alors, parle-moi de toi. Convaincs-moi…

Il ne m'a presque rien dit, car à ce stade on n'avait plus très envie de parler.

Et il m'a convaincue.

Isabelle appréciera-t-elle la campagne et sa nouvelle vie ?... pour le savoir retournez sur la fiche de l'œuvre et téléchargez Mater dolorosa.

Frédérique Vervoort vous en remercie et vous souhaite une bonne lecture

Retrouvez aussi Frédérique Vervoort sur les librairies en ligne et les réseaux sociaux avec les Éditions UPblisher

Ses romans
(versions électronique et imprimée)

Mortelle absence
(2012)

Le jeu de la poupée
(2014)

Femme hors champ
(2016)

Amnesia
(2017)

Son recueil de nouvelles
(versions électronique et imprimée)

Mytho
(2014)

Et ses nouvelles

La Voisine
(2013)

Voie lactée
(2013)

En attendant Claire
(2014)

Mater dolorosa

Frédérique Vervoort

UPblisher

N° ISBN: 978-2-7599-0270-5

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com